

THÉÂTRE

VARIA

REVUE DE PRESSE

DESPERADO

Ton Kas, Willem de Wolf - Énergé - Tristero

13.11 >>> 01.12



© Creative Commons

CONTACT

EMILIE GÄBELE

+ 32 2 642 20 61

presse@ varia.be

RÉSERVATION

+ 32 2 640 35 50

www.varia.be

78 rue du Sceptre 1050 Bruxelles

DESPERADO

Presse écrite :

La Libre Culture, annonce, 7 novembre 2018

Focus Vif, Estelle Spoto, critique, 14 novembre 2018

Le Soir***, Catherine Makereel, critique, 14 novembre 2018

La Libre Culture, Marie Baudet, critique, 15 novembre 2018

Bruxelles Culture, annonce, 15 novembre 2018

L'Eventail, Michel Paquot, annonce, 18 novembre 2018

La Libre Culture, Choix étoilé***, 21 novembre 2018

Moustique***, Eric Russon, Critique, 28 novembre 2018

La Nouvelle Gazette, Jean-Claude Herin, annonce, 1er décembre 2018

Presse audiovisuelle :

Radio Panik, Screenshot, Palmina Di Meo, 4 novembre 2018

Radio Campus, La Conspiration des planches, Elisabeth Loos et Nicolas Naizy, 21 novembre 2018

RTBF, Musiq3, L'info culturelle, François Caudron, 26 novembre 2018

RTBF, La 1ère, La culture est à nous, Nicole Debarre, 1 décembre 2018

Presse web :

Demandez le programme, Juliette Framorando, interview, 12 novembre 2018

Le Suricate Magazine, Van Hoang, critique, 15 novembre 2018

RTBF.be, Christian Jade, critique, 20 novembre 2018

LeSoir.be, le MAD, coup de cœur, 21 novembre 2018

Demandez le Programme, Didier Béclard, critique, 22 novembre 2018

Karoo, Irène Chamorro, critique, (à paraître)

« ils sont teintés d'humour « involontaire », d'autodérision (...), avec un air pince sans rire qui commence par provoquer un sourire avant d'embarquer le public dans le rire, franc et salubre. » [Demandez le Programme****](#), [Didier Béclard](#)

« une comédie, certes, on rit tout le temps mais avec un arrière-plan social et presque philosophique où l'absurdité des situations débouche sur l'absurdité de la vie. » [RTBF.be***](#), [Christian Jade](#)

« *Desperado* fait éclater avec un humour malicieux les fêlures de l'homme contemporain. Cruel mais délectable. », [Focus Vif](#), [Estelle Spoto](#)

« une farce absurde qui n'est pas sans tendresse pour ces personnages déclassés, maladroits » [Le Soir***](#), [Catherine Makereel](#)

« Vous connaissiez le western spaghetti, découvrez le western stoemp, servi avec talent par Enervé et Tristero » [La Libre Culture***](#), [Baudet Marie](#)

Critique théâtre: sale temps pour les cow-boys

Estelle Spoto

14/11/18 à 10:18 - Mise à jour à 10:18

Derrière la parure flamboyante des héros du Far West, *Desperado* fait éclater avec un humour malicieux les fêlures de l'homme contemporain. Cruel mais délectable.



© Camille Meynard

Le western a la cote. Au cinéma, même Jacques Audiard s'y est mis (en adaptant *The Sisters Brothers*, le roman de Patrick deWitt) et *Red Dead Redemption 2* s'est transformé en véritable phénomène dans le domaine des jeux vidéo. Le théâtre n'est pas en reste. On a pu voir par exemple ces dernières années *Y a pas grand-chose qui me révolte en ce moment*, de la Clinic Orgasm Society, *Alive*, des Gens de bonne compagnie, ou encore *Hors-la-loi*, de Régis Duqué.

Ce soir, sur la scène du petit Varia, on entend les cow-boys avant de les voir. Leurs santiags résonnent sur le sol alors qu'ils prennent place dans le noir. Et quand la lumière se rallume, on constate que les quatre comédiens n'ont pas reculé devant le total look: chapeaux, sur-pantalon, franges, cravates-lacets avec médaillon, chemises brodées, ceinturons et même éperons. Un accoutrement, assumé avec panache, qui entraîne automatiquement un cortège d'images de grands espaces inondés de soleil, de chevauchées en solitaire, de fusillades sans pitié et de bagarres au saloon.

Rien de tout cela ici ce soir, pourtant. Ou alors métaphoriquement. Le titre, *Desperado*, est à

rapprocher, bien plus que du film avec Antonio Banderas, des *Desperate Housewives*. En l'occurrence, des "Desperate Working Men", qui parlent bien plus qu'ils n'agissent (seule initiative, venant de Michel: aller chercher le frigo-box pour les rafraîchissements) et dont les discours bravaches, creux, tournant en rond, révèlent petit à petit les failles profondes. Ces cow-boys de fête country n'aiment pas leur job en entreprise, se sentent rattrapés par l'âge et dépassés par leurs jeunes collègues, ont été trahis par leur femme ou ont reçu une injonction d'éloignement vis-à-vis de leur propre fille.

On est donc loin des rois de la gâchette superbement virils, mais très proches du mal-être de l'homme contemporain quand, à un certain âge, il saisit que sa vie ne correspond pas à ses rêves. Tout cela pourrait être morne, voire ennuyeux, si le texte des auteurs hollandais Ton Kas et Willem De Wolf (datant de 1998, mais qui n'a pas pris une ride) ne jouait ingénieusement des répétitions et des déformations d'expressions pour faire surgir le rire et que ce texte au millimètre n'était servi par un quadrille de comédiens aguerris, association inédite des Bruxellois flamands Tristero (déjà vus en compagnie de Transquinguennal dans *Coalition*) et des Bruxellois francophones Énérvé (*Petit-déjeuner orageux un soir de carnaval*). Youri Dirx, Eno Krojanker, Hervé Piron et Peter Vandembemt sont tout simplement parfaits dans la peau de ces quatre hommes frustrés et humiliés, maladroits mais solidaires, et pour qui

"l'important n'est pas ce dont on parle, mais le fait qu'on parle". Un régal.

Jusqu'au 1er décembre au Théâtre Varia à Bruxelles, www.varia.be (<http://www.varia.be/>),
du 5 au 14 décembre au Théâtre de l'Ancre à Charleroi,
www.ancre.be (<http://www.ancre.be>)

Desperado ou quand le Far West débande

MIS EN LIGNE LE 14/11/2018 À 12:51

✂ PAR CATHERINE MAKEREEL (/3773/DPI-AUTHORS/CATHERINE-MAKEREEL)



Les hommes savent pourquoi. Dans « Desperado », quatre cowboys désabusés savent surtout comment ausculter l'homme. Créée par une compagnie francophone (Enervé) et un collectif flamand (Tristero), la pièce se penche sur des cas désespérés mais n'est certainement pas désespérante.

Les dates de la tournée. (<https://tristero.be/fr/agenda>)



Photo Alice Piemme.

Moustache à la Charles Bronson, santiags rutilantes, pantalon à franges, chapeau de cow-boy : ces quatre-là prennent possession de la scène comme John Wayne s'empare du siège de Fort Alamo. Sauf que, en moins de temps qu'il ne faut à Clint Eastwood pour dégainer son colt, toute cette décharge visuelle de testostérone se dégonfle piteusement. Marc, Bruno, Michel et Eddy ont beau afficher de sombres visages impassibles et se tenir droit dans leurs guêtres, ce qui se dévoile dans leurs premiers échanges, poussifs et creux, c'est une vie pétrie d'insatisfaction.

Imaginée par Ton Kas et Willem de Wolf, et multiprimée aux Pays-Bas et en Flandre, la pièce *Desperado* a été écrite en 1998, et pourtant, dans l'adaptation française qu'en proposent aujourd'hui les compagnies Tristero et Enervé, elle résonne curieusement avec l'actualité tant ces quatre mecs blancs et frustrés endossent un accent trumpien.

On imagine – vu leur costume – qu'ils se retrouvent chaque fin de semaine dans un club de country, même si la teneur de leurs discussions ferait plutôt penser à une réunion des pauvres types anonymes. D'abord à demi-mot, dans un style renfrogné, puis avec une fougue un peu gauche, comme si leur colère avait été trop longtemps contenue, chacun de ces hommes révèle un pan de son existence étriquée, entre les déboires conjugaux et les humiliations au boulot. Malgré tout, chacun d'eux s'accroche encore à une sorte d'honneur viril, une façade de mâle robuste et indestructible devant l'adversité, préférant déblatérer sur les défaillances des collègues plutôt que d'accepter leur propre médiocrité.

Le portrait de ces cowboys ballots aurait pu sombrer dans la moquerie si le flegme tout en dérision des comédiens (Youri Dirkx, Eno Krojanker, Hervé Piron et Peter Vandenbempt) n'y ajoutait une folie burlesque. Ils en font une farce absurde qui n'est pas sans tendresse pour ces personnages déclassés, maladroits, tristes. Des hommes qui rêvent de tout plaquer, tout recommencer, donner un sens à leur vie. Derrière les préjugés racistes ou misogynes de ces philosophes de comptoir, il y a surtout le sentiment d'être incompris, oublié, seul.

A l'image du plateau, simplement habité par cette grande pancarte publicitaire dont nous ne verrons que le dos pendant toute la pièce, *Desperado* dévoile les coulisses tristounettes du rêve américain. Une sorte de Far West qui aurait largement débandé. Mais la pièce scrute aussi, en filigrane, le masculin en général. Que ce soit dans la langue, comme désorientée, ou dans le jeu – une simple tape sur l'épaule ou un regard perdu en disent long sur cette difficulté à assumer une certaine vulnérabilité – le spectacle rappelle que la révolution post-MeToo ferait bien de se pencher aussi sur le mal-être des hommes.

Les dates de la tournée. (<https://tristero.be/fr/agenda>)

Des hommes fatigués, incompris, frustrés, reclus dans leurs vies étriquées

CRITIQUE MARIE BAUDET Publié le jeudi 15 novembre 2018 à 09h21 - Mis à jour le jeudi 15 novembre 2018 à 09h21



SCÈNES (/CULTURE/SCENES)

Tristero et Enervé créent "Desperado" en VF, à Bruxelles puis Charleroi.

Vous connaissiez le western spaghetti, découvrez le western stoemp ([https://youtu.be / Fy1v0VI7p5w](https://youtu.be/Fy1v0VI7p5w)), servi avec talent par Enervé (Eno Krojanker, Hervé Piron) et Tristero (Youri Dirx, Peter Vandenbempt) sur le plateau du Petit Varia.

Sol blanchi et panneau publicitaire vu de dos : la scénographie de Marie Szersnowicz ne fait qu'esquisser le cliché, en optant pour l'envers du décor. Les costumes, quant à eux, réunissent tous les ingrédients du genre, du chapeau aux santiags, des chemises brodées aux ceinturons. Ainsi paraissent Eddy, Bruno, Marc et Michel, banal quatuor d'amis dont on devine qu'il se réunit régulièrement.

"L'important n'est pas ce dont on parle, mais le fait qu'on se parle", lance l'un. "C'est quand même sympa, c'est convivial", dira un autre. Le langage-remplissage prévaut au début de *Desperado* : boucles, phrases inachevées, répétitions, formules usées subtilement décalées, poncifs du discours "pour ne rien dire".

Manège déglingué

Profus - là où l'action est réduite à sa plus simple expression : deux pas de côté par-ci, une distribution de canettes de bière par-là -, le texte entraîne bientôt les compères sur un terrain plus incertain. À rebours du cowboy viril et sûr de lui, c'est l'homme ordinaire qui, sous ces quatre silhouettes, se dévoile peu à peu.

Des hommes pleins de certitudes et de déceptions, de rêves et de désillusions. Des hommes fatigués, incompris, frustrés, reclus dans leurs vies étriquées, blessés par les petites humiliations quotidiennes. À des lieues de la liberté tant chérie.

Le langage, donc, comble les vides et leur sert d'exutoire, mais aussi tourne en rond : manège déglingué, triste et surtout désopilant.

Écrite par Ton Kas et Willem de Wolf, cette comédie a connu depuis 1998 un grand succès en Hollande et en Flandre. Enervé et Tristero la créent ici en français. Périlleux et délicieux exercice auquel les deux collectifs, l'un francophone, l'autre néerlandophone, se livrent avec la fine conscience de ce qui les relie. *"Nos univers respectifs parlent souvent du moment même du théâtre et nous aimons nous présenter tels quels au public"* (<http://varia.be/desperado/>), explique ainsi Peter Vandembemt.

Sous l'œil complice de Pierre Sartenaer, le quatuor cisèle l'autodérision de la forme et du propos, faisant de *Desperado* l'implacable miroir de nos travers et nos doutes.

---> *Bruxelles, Varia, jusqu'au 1er décembre. Durée : 1 h 20. De 5 à 21 €. Infos & rés. : 02.640.35.50, www.varia.be (<http://varia.be/desperado/>) Et à Charleroi, l'Ancre, du 5 au 14 décembre. Infos & rés. : 071.314.079, www.ancre.be*

Critique Marie Baudet



Desperado au Varia

20 novembre 2018 – Van Hoang

De Ton Kas et Willem de Wolf – Enervé – Tristero avec Youri Dirks, Eno Krojanker, Hervé Piron, Peter Vandembemt. Du **13 novembre** au **1er décembre 2018** au [Varia](#).

Palabrer, se prendre pour des grands philosophes qui ont vécu, qui ont tout vu... voilà le programme du vendredi soir pour Marc, Bruno, Eddy et Michel. Ces quatre amis à la grande gueule, au style autoritaire et omniscient se représentent comme des sortes de hors-la-loi.

Un desperado, étymologiquement, c'est quelqu'un qui a perdu l'espoir. De fait, les quatre comparses se retrouvent, comme des piliers de comptoirs, un peu dikkenek et un peu *cons*, ils parlent de *trucs*, de grandes théories, de ce qu'ils ont dit ou pu faire. Ils radotent et tournent en rond. Ils voient et accentuent la paille de l'autre mais ignorent complètement la poutre qui les aveugle de leurs fragilités.

Du haut de leurs santiags, sous leurs grands airs se cache un cœur sensible. Ces cowboys assoiffés de liberté et de virilité se retrouvent enfermés dans des tourbillons de la vie : la monotonie du quotidien, les collègues, le boulot, les femmes. Ils sont fatigués et l'envie de tout lâcher se fait ressentir, l'envie de dire avec fermeté « je pars ! ». Mais pas tout de suite... Qu'arrive-t-il lorsqu'un homme aspire à la liberté mais n'a plus d'espoir ? Il y a cette représentation de la liberté : pouvoir tout remettre en question, tout laisser en plan, grimper sur son poney et partir au loin. Ils peuvent tout faire... mais vont-ils le faire ?

Loin de l'image du cowboy solitaire et libre, nous rencontrons des hommes déçus de la vie et qui ne parviennent pas à se détacher de tout ce qu'ils critiquent. Il y a quelque chose de vide et de triste. On ne peut s'empêcher de les plaindre et à la fois de les trouver attachants. *Enervé* et *Tristero* embarquent le public qui rit de bon cœur. *Desperado* est une comédie où les mots et les expressions se répètent et se bousculent avec un charme certain.

"Desperado" (Tristero/Enervé). 4 cow-boys en manque de reconnaissance. 4 clowns irrésistibles ***

Mardi 20 novembre 2018 – Christian Jade



© Alice Piemme

Bruits de bottes dans le noir, flash soudain de lumière sur quatre mecs aux costumes rutilants de cow-boys flambant neufs. Action ? On est parti pour "La chevauchée fantastique" ou le "Rio Grande" ? Ciel, John Wayne ressuscité ? Pas vraiment.

Figé dans une pose, raide dans une attitude faussement assurée, chacun des héros occupe un espace précis. Aucun ne parle de conquête ou de liberté mais rabâche à l'infini ses petites misères en phrases approximatives, bourrées de lieux communs à la fois minables et drôles. Et pourtant ces quatre paumés sont irrésistibles. Dans la salle on sourit, on pouffe, on glousse, à chacun son tempérament.

Ces quatre mecs se déguisent chaque week-end en cow-boys pour oublier la médiocrité de leur vie de bureau, l'échec de leurs ambitions sociales et le désastre de leur vie affective. Entre eux ils sont parfois compatissants, le plus souvent indifférents et parfois agressifs. Au bureau ce sont des victimes alors que dans cet espace de détente ils cherchent comme une revanche. Un rapport de force s'installe, circule de l'un à l'autre, on tente parfois d'écraser le pote on se moque de ses échecs. De la douleur de leurs échecs des boucs émissaires surgissent

les jeunes, les femmes. Alors dangereux ? Leur fond de commerce, la frustration, l'humiliation au quotidien, la largage social est le fond de commerce de certaines dérives politiques. Le texte de 1998, dû à deux Hollandais Ton Kas et Willem de Wolf a été traduit en... flamand puis en français. Traduit du hollandais vers le flamand ? Eh oui le charme principal de ce texte, un cadeau pour 4 acteurs doués pour l'autodérision, tient à cette langue quotidienne savoureuse mais très idiomatique, avec ses expressions toutes faites, qu'eux et nous utilisons tous les jours sans nous rendre compte de leur dose de stupidité ou d'approximation. De ces mots qui n'ont l'air de rien ils font des fléchettes empoisonnées pour leurs combats dérisoires ou un moyen de décrire leur bêtise abyssale, comique et parfois attendrissante. Sentiments mêlés : une comédie, certes, on rit tout le temps mais avec un arrière-plan social et presque philosophique où l'absurdité des situations débouche sur l'absurdité de la vie.

A la manœuvre un mélange savoureux (accents compris) d'acteurs francophones (Hervé Piron et Eno Krojanker, le groupe Enervé , spécialistes en dérision) et néerlandophones (du groupe Tristero (Youri Dirx et Peter Vandenbempt, aussi auteur de la traduction, en compagnonnage avec ses co-équipiers). Leur collaboration porte leur puissance comique au carré de leur talent individuel et collectif. Si vous ajoutez une scénario minimaliste de Marie Szersnovicz et l'œil extérieur facétieux de Pierre Sartenaer vous aurez les clefs du succès final.

En somme, du rire, souvent, de l'humour tout le temps mais du genre grinçant. Et une image d'époque où ces cow-boys frustrés peuvent faire du dégât dans notre petit monde si fragile.

" Desperado " de Ton Kas et Willem de Wolf , par les groupes Tristero et Enervé.

Au Petit Varia jusqu'au 1er décembre.

A Charleroi, Théâtre de l'Ancre, du 5 au 14 décembre.

Christian Jade (RTBF.be)



demandez le programme

Far West de la vie quotidienne

Desperado | Théâtre Varia



Jeudi 22 novembre 2018, par [Didier Béclard](#)

Comment s'échapper de sa vie minable ? En venant la partager, déguisé en cow-boys, dans un espace de détente qui laisse libre cours à la parole, mais qui ne constitue qu'un piètre exutoire aux frustrations et à l'envie, apparemment inaccessible, d'un ailleurs plus radieux.

Ils sont quatre, santiag, veste à franches et stetson sur la tête, à l'arrière de ce qui semble être un panneau publicitaire comme on en voit dans les films américains. Figés chacun dans son espace, dans sa stature, de préférence les pouces coincés dans la ceinture à la John Wayne, les quatre cow-boys devisent. L'un est fâché, un autre plutôt déçu, en évoquant une histoire de confiance trahie.

Bruno, Eddy, Marc et Michel se déguisent chaque fin de semaine, une sorte d'afterwork au western, pour parler. Et parler, ils ne s'en privent pas. Du boulot, des collègues, de leur vie familiale – genre les femmes qui les ont quittés pour un autre –, des humiliations qu'ils ont subies, chez eux ou dans l'entreprise, de banalités mais aussi du monde, de leurs rêves – « aller chercher des cigarettes et ne plus revenir » –, de leurs opinions. « L'important n'est pas ce dont on parle, mais le fait qu'on parle. »

De ce ping-pong verbal calme, presque monocorde, parfois indifférent, parfois compatissant, se dessine le tableau d'une vie étriquée, sans relief, sans ambitions, faite de frustrations et de rancœurs. La réflexion et l'intelligence ne bouleversent pas vraiment ces propos qui tiennent plus des conversations de comptoirs à la française. Mais, ils sont teintés d'humour « involontaire », d'autodérision - plus dans le chef des créateurs que dans celui des personnages eux-mêmes -, avec un air pince sans rire qui commence par provoquer un sourire avant d'embarquer le public dans le rire, franc et salubre.

Au jeu, deux comédiens francophones du groupe Enervé, Hervé Piron et Eno Krojanker, et deux comédiens néerlandophones du collectif Tristero (qui avait notamment monté avec Transquinquennal un savoureux « We want more ») Youri Dirkx et Peter Vandenbempt, également auteurs de la traduction de la pièce. « Desperado », c'est beaucoup de texte et peu d'action.

Écrit en 1998, par deux Hollandais Ton Kas et Willem de Wolf, références théâtrales dans leur pays, la pièce a d'abord été traduite en flamand (sic) avant d'être adaptée pour la première fois en français, avec quelques approximations voulues et des formules toutes faites. On y retrouve cette forme d'humour un brin minimaliste – un mot, un regard, une grimace, ... – typique de nos voisins du nord du pays comme d'outre-Moerdijk, suffisent à camper une situation cocasse, voire délirante.

"Desperado" de Ton Kas et Willem de Wolf , par les collectifs Tristero et Enervé, jusqu'au 1er décembre au Petit Varia à Bruxelles, 02/640 35 50, varia.be. Et puis, du 5 au 14 décembre, au théâtre de l'Ancre à Charleroi, 071/314 079, www.ancre.be.

www.demandezleprogramme.be

28 novembre 2018 – Eric Russon



© Alice Piemme

Desperado

Santiags, stetsons et ceinturons. Entre *Desperado* ("hors-la-loi") et *Desesperado* ("désespéré"), quatre potes discutent de la vie. Le boulot, les collègues, les femmes. Propos banals et répétitifs, conversations qui enfoncent des portes ouvertes, mais surtout révèlent le désespoir existentiel de ces types qui se mentent à eux-mêmes et sont enfermés dans des modèles dont ils ne peuvent plus sortir. Loin d'être plombant, *Desperado* est aussi juste qu'incroyablement drôle. Le décalage est permanent entre les poncifs alignés et les costumes des protagonistes, héros de rien et surtout pas de leur vie. Créé en 1997 par les Flamands Ton Kas et Willem de Wolf, *Desperado* est interprété et mis en scène par Youri Dirkx, Peter Vandenbempt (C^{ie} Tristero), Eno Krojanker et Hervé Piron (C^{ie} Énérvé). Qui a dit que le western était mort? - E.R.

★★★ Jusqu'au 1/12, Varia, Bruxelles. www.varia.be. Du 5 au 14/12, Théâtre de l'Ancre, Charleroi. www.ancre.be.



Rencontre autour de DESPERADO

Lundi 12 novembre 2018, par [Juliette F](#)

La compagnie néerlandophone Tristero et la compagnie francophone Enervé s'associent pour jouer pour la première fois en français Desparado, des auteurs hollandais Ton Kas et Willem de Wolf.

Retour sur la traduction et la création de ce spectacle, avec Youri Dirkx, Eno Krojanker, Hervé Piron, Peter Vandembemt en résidence au Petit Varia.

Comment avez-vous découvert ce texte ? D'où vient-il ?

Peter : En fait, je suivais les spectacles de Ton & Willem dans les années '90, à cette époque j'ai vu Desperado et, il y a quelques années j'avais l'intention de le monter en NL.

J'avais demandé à l'un des deux écrivains si on pouvait avoir les droits pour jouer ça en Belgique, en transposant en flamand (parce que c'est un texte avec une écriture hollandaise, voir même amstellodamoise). Mais un des deux écrivains n'a pas donné sa réponse tout de suite... Entre temps le deuxième m'a rappelé, fort embêté, me disant que le Toneelhuis à Anvers avait demandé à avoir les droits, et que son collègue avait tout de suite dit oui.

Donc j'ai été déçu, pas fâché, mais déçu.

Alors je lui ai dit que dans ce cas, je souhaitais tout de suite les droits pour la version française. Il m'a dit « oui ok, ça va ». Et voilà.

Mais vous, Tristero, ça vous arrive souvent de traduire ou de jouer en français, non ?

Youri : Oui on a déjà joué en Français plusieurs fois, par exemple quand on a créé « Iemand van ons » qu'on a joué en NL. C'est une pièce écrite par Peter partiellement et puis en groupe. Ensuite on a décidé de créer une deuxième version, en français, en collaboration avec Transquinquennal. On a retravaillé le texte, surtout la troisième partie, la nouvelle version s'appelait « L'un d'entre nous » et a été jouée au Varia. Un autre exemple : Kristien de Proost, qui était dans le noyau artistique de Tristero, a créé un monologue qui s'appelle « Toestand », comme une espèce d'autoportrait, qu'elle a aussi traduit en français par « Au courant ».

C'est parce que vous êtes basés ici à Bruxelles, ou parce que vous avez l'habitude de travailler comme ça, en fonction de l'envie ou du contexte ?

Peter : Je suis né à Bruxelles, c'est naturel pour moi, ça dépend vraiment du projet. Mais en général avec Tristero on bosse en NL. Mais quand on a des opportunités, ou qu'on rencontre des gens avec qui on s'entend bien, comme les compagnies Transquinquennal ou Enervé, on se dit que c'est chouette aussi de collaborer en français.

Ici, c'était donc un concours de circonstances...

Peter : Oui, en fait, ça a permis de mettre l'histoire en marche.

Comment vous avez négocié le travail de fond, en constituant ce « duo de duos » ensemble ?

Peter : C'était une forte volonté de travailler ensemble d'abord. Ce n'était pas une expérimentation, Eno et Hervé suivaient déjà notre travail, et réciproquement, et déjà là on s'est dit que nos mondes pouvaient se rejoindre. Et ensuite ce texte est assez puissant, il implique des choses en lui-même.

Eno : Personne ne s'est dit « nous, on va faire notre style sur ce texte », c'est le texte qui impose quand même un style assez clair.

Et comment vous avez commencé le travail de traduction ensemble ?

Peter : Quand j'ai eu cette idée de faire Desperado en français, je savais déjà que j'avais envie de travailler avec la compagnie Enervé. Et c'est à ce moment-là qu'on s'est mis d'accord pour une période de travail et qu'on s'est dit qu'on allait faire la traduction ensemble.

Eno : Tu as quand même commencé par une traduction de base, pour qu'on comprenne le sens général, parce que notre niveau de néerlandais n'est pas incroyable du tout.

Youri : Oui, là on parle d'un bout du début, pour des raisons de promo, pour le présenter au Varia et chercher les partenaires.

Comment avec ce texte, étant la base du travail, avez-vous réussi à combiner les sensibilités et l'humour de chacun, et de vos collectifs au travers de la traduction ?

Youri : On a quand même fait une traduction assez exacte du texte, la seule chose qui présentait un défi, c'était que le texte était écrit dans un jargon hollandais... Il fallait le traduire une première fois en flamand, pour ensuite aller vers le français. C'était comme une confrontation avec trois langues finalement. Mais on n'a pas vraiment changé le contenu du texte.

Vous n'avez pas réinventé des expressions ? Retravaillé des tournures de phrase... ?

Peter : C'est à dire que déjà, dans le texte original, ils utilisent des expressions contaminées, comme « partir en sucette », « picoler comme un tonneau », il y a des moments où, par exemple, ils mélangent deux expressions. Et ça on devait déjà le traduire à notre façon.

Le fait qu'on ait traduit ensemble, a fait qu'on a pu directement travailler la dramaturgie, la langue, le rythme de la langue...

Hervé : Ce qui est spécifique au texte c'est qu'il n'a pas de ponctuation, c'est très rythmique, et ça, on le respecte tous dans la pièce, il y a vraiment une musicalité. Ce n'est pas rapide pour autant.

Et toutes les phrases incomplètes, les bégaiements, les cafouillages dans le texte, ça s'est passé comment pour transposer ça ?

Peter : Ben, on a quand même bien mis du temps. On est repassé plein de fois dessus.

Youri : On a fait plusieurs versions. Quand on en a eu une qu'on pensait prête à 90%, on a lu et relu avec d'autres gens, des francophones, qui ont quand même donné des remarques au fur et à mesure. Mais parfois on a discuté pendant des heures sur deux ou trois mots.

Peter : Dans tout le texte, il n'y a pratiquement pas de « situations » comme quelqu'un qui dirait qu'il va chercher un truc, ou un malentendu par ce qu'un autre annoncerait qu'il arrive en retard... Il y a juste ces quatre gars, qui sont là, et ils attendent quelque chose... Mais dont on ne sait rien. Ils parlent pour tuer le temps, mais il n'y a pas d'action, il n'y a que le texte donc il doit être parfait.

80% de notre travail c'était de faire que ce texte soit bien.

Youri : Même après qu'on l'ait appris par cœur, il y a eu encore des phases où on a remis certaines choses en question...

Eno : Mais dans le jeu, sur le plateau, il y a des choses qui sortent instinctivement.

Peter : Oui, c'est en assimilant le texte aussi qu'on s'est rendu compte qu'il fallait parfois formuler autrement, ou changer des mots de place...

Aurélia Noca (attachée de presse du Varia) : L'aspect d'une collaboration francophone - néerlandophone est aussi hyper chouette ici à Bruxelles. Surtout que vous travaillez justement sur un spectacle qui est basé sur un texte qui « cherche ses mots », où on voit que les personnages ont envie de dire plus que ce qu'ils disent oralement, je trouve que c'est vraiment intéressant, politiquement aussi.

Youri : Moi j'essaie de m'imaginer que je vienne voir ça en tant que spectateur et que j'entende directement les différents accents, sans que l'on n'en parle jamais dans le texte, même pas une seule phrase (Bah oui, parce que le texte n'a pas été écrit pour ça)... Je trouve que c'est chouette qu'il n'y ait pas cette question qui surgisse directement. (rires)

Aurélia : Oui justement, ça apporte une richesse en plus au spectacle, parce que justement ça n'y fait pas allusion. C'est juste 4 potes qui portent leur accent et peu importe. Ce qui compte c'est qu'ils aiment bien se retrouver parce qu'ils peuvent se parler, ils peuvent se causer malgré leurs petites différences. Ça raconte ça aussi ?

Hervé : Pour moi, comme je suis un grand optimiste je me dis que ça aide presque. Parce que le fait est que ces personnages ne sont quand-même pas des grands bourgeois dans la pièce, c'est des milieux un peu populaires, et c'est aussi des milieux où tu retrouves les accents un peu dans tous les sens et sans les forcer.

Il y a aussi une autre question qui découle du fait qu'on soit à Bruxelles : Dans pas mal de théâtres, les pièces sont accompagnées de sous-titres en néerlandais ou en français. Vous avez pensé à re-traduire votre texte ? (rires)

Peter : Oui on a pensé au surtitrage, mais j'étais tout de suite contre, parce qu'ici, ce n'est que du texte, il fallait qu'il soit entendu.

Youri : Les sous-titres ne sont aussi, pour des raisons techniques, pratiquement jamais ce qu'on dit exactement. C'est toujours un peu synthétique et là on ne pourrait pas le faire, parce que tout repose sur le texte, sa rythmique, sa ponctuation.

Il y a aussi un détail qui m'avait marquée, c'est que le texte a été écrit par un duo, vous êtes aussi deux duos ensemble. « Être deux » c'est l'art du dialogue à la base. Alors que là on n'est pas du tout dans une communication fluide entre les gens...

Youri : Oui ça c'est vrai, et c'est lié vraiment à la façon dont Kas & Willem ont travaillé sur base d'improvisations. Ce qui est intéressant en fait c'est la genèse de ce texte, ils sont allés sur une île en Hollande avec deux autres gars, et ils ont improvisé sur leurs pères, en imitant leur manière de parler, de débattre sur le monde... Probablement toujours en train de radoter, de se parler à eux-mêmes... Des hommes qui ne changeront jamais d'idée.

Hervé : Ça c'est le côté assez moderne et intéressant de la pièce, il n'y a pas de début ou de fin, tu la prends à un endroit mais elle pourrait continuer deux heures. Tu imagines qu'elle continue toute la nuit. Il n'y a pas tout ce qu'on demande quand tu dois faire un « scénario ». Pourquoi faut-il toujours que les personnages évoluent, dans un sens ? C'est des trucs de scénaristes qui ont décrété que la vie était comme ça. Mais non enfin, tout le monde n'évolue pas en fait, loin de là. C'est très moral de penser comme ça.

Enfin, leurs expressions, leur manière de parler, c'est leur façon de s'approprier la langue, de se comprendre ?

Hervé : Oui, ils parlent une langue à eux. C'est une langue qui n'est pas « riche », mais qui leur appartient.

Eno : Et ce qui est intéressant par-là, c'est que les personnages parlent justement tous de cette même façon,

on est embarqué dans leur univers linguistique étrange.

Ils n'arrêtent pas de reprendre des expressions, de se répéter, de revenir sur les choses... c'est un langage entre eux... mais ça se comprend très facilement aussi.

Youri : C'est vrai que quand on voit le texte écrit, visuellement même, il est tout à fait calé à gauche de la page : ils ne parlent pas en longues phrases éloquentes. C'est des petites phrases parce qu'ils ne veulent dire que l'essentiel, tout en cherchant les mots, ils hésitent et ils parlent bien souvent de choses qui n'existent presque pas.

Est-ce que là-dessus, se rajoute les codes stéréotypé de « cowboy » à proprement parlé, façon Hollywood ? Est-ce qu'ils essayent en plus d'employer le style des personnages qu'ils incarnent ?

Hervé : Pas vraiment, c'est plutôt une forme de décalage absurde par rapport à ce qu'ils sont en train de raconter, une couche en plus. À la base, c'est plutôt un portrait de leurs pères, donc pas spécialement sur des cowboys. Donc la sensation qu'a eu Pierre (Sartenaer, œil extérieure), et c'est complètement intuitif, c'est que le truc des cowboys est arrivé plus tard.

Peter : Ça sert à les lier en même temps.

Ils ont quand même ce truc en commun, ils sortent habillés en cowboy le weekend, dans un genre de village far-west, comme un hobby qui les sort de leur quotidien. Mais ils n'en parlent même pas finalement, c'est tellement évident pour eux !

Hervé : Ce qui fait écho au cowboy, c'est qu'ils parlent beaucoup de liberté, d'espace, de « partir »... Mais eux, ils sont vissés à leurs sièges, ils sont attachés et ils ne partiront pas.

Ils ne peuvent s'évader qu'en parlant, ils fantasment sur ce que représente le cowboy et l'aventure.

En plus, c'est encore plus dans l'imaginaire, parce que le « cowboy » solitaire ça n'existe pas. Le cowboy, il vit avec son bétail et ses collègues. Le solitaire, c'est le chasseur de prime à la limite... Je dis ça parce que je suis à fond dans « pour quelques poignées de dollars » en ce moment (rires)

Justement, quelles étaient vos influences et références pour la mise en scène ? Vous vous êtes inspirés de l'ambiance western ?

Youri : Non ! Pour jouer ce texte, moins on fait les cowboys, mieux c'est.

Ça n'aurait pas de sens selon nous. Ils travaillent avec une image, qui est finalement une icône de la masculinité.

Peter : On pourrait aussi avoir quatre motards ou vikings. Parce que ce qui compte c'est ce questionnement sur le groupe et la virilité. Ça aurait été possible aussi, parce que, comme dans le far-west, l'espace et la lumière sont important pour un motard, par exemple.

Youri : Mais dans ce cas, tu perds un peu ce côté héroïque, alors que les cowboys, ça reste nébuleux, il y a un côté iconique qui a évolué dans l'imaginaire, à tel point qu'on ne sait même plus ce que c'est en fait. Pour moi, le motard, c'est très concret, ça existe toujours, alors que le cowboy, c'est devenu un symbole de quelque chose.

Hervé : Parce que le cowboy, soi-disant, ne doit rien à personne. Son existence, il ne la doit qu'à lui même quoi. C'est ça qui fait rêver nos quatre types.

Ils essaient de retrouver leur place... En fait, on lit en eux la question de savoir : « Qu'est-ce que c'est que d'être un 'homme' aujourd'hui ».

Youri : Oui, parce qu'ils ne sont quand même pas tout à fait heureux, ce ne sont pas des hommes épanouis, on peut le dire (rires)

Ils ont quand même tous des problèmes avec leur travail, avec les femmes surtout, donc ils se cherchent aussi là-dedans.

Hervé : Oui c'est ça, c'est important pour eux, c'est un peu différent selon les uns et les autres. Il y en a qui se permettent d'avoir des émotions et d'autres qui se l'interdisent. Il y a quelque chose sur le comportement, comment ne pas se faire avoir par les autres, comment se démarquer, comment faire ses preuves au sein d'un groupe... J'ai vu une fois un reportage sur des loups, et avoir une meute, c'est terrible en fait, tu dois toujours mater ce que fait l'autre, il y en a toujours un qui veut redevenir le chef, les places de chacun sont tout le temps à défendre... Si tu veux appartenir au groupe, tu dois tout le temps lutter ou revenir à l'attaque. C'est éprouvant. En tous cas, pour ces mecs là, ça doit l'être !
Ils sont dans une construction du masculin très cliché, ils ont du mal à en sortir.

Et aujourd'hui, ça peut faire partir dans plein d'autres imaginaires, et plein d'autres stéréotypes finalement...

Eno : Oui, sans le vouloir apparemment ça parle de ça. On parle de mecs frustrés, en colère qui perdent leur image virile par rapport aux femmes et qui ont un problème de pouvoir.
Leur rendez-vous c'est un endroit où ils retrouvent un peu une sorte d'exutoire.
Donc effectivement ça renvoie à plein de choses.

Et au niveau de la mise en scène ?

Hervé : Par rapport à cette histoire de café, on a pris la décision de s'en détacher, ce côté « tabourets » et référence au pub, c'était un truc qui aplatissait le propos selon nous.

Youri : Mais moi je n'aurais pas eu envie non plus de rentrer là-dedans, parce que ça donne tout de suite une conversation de bar, et je trouve qu'avec ça, on ne prend pas les choses au sérieux tout de suite... Ou moins, en tous cas. Tu te dis plus vite « ils sont un peu saouls », ce n'est pas ça qui est intéressant je pense.

Eno : C'est tellement déjà présent dans le texte, que de jouer encore là-dessus ça aurait été trop clair. Ici, c'est un lieu mystérieux, une mise en scène moins référencée et plus abstraite...

Peter : Notre mise en scène, c'est un peu un no man's land finalement.

Hervé : Par le choix de collaborer avec Marie Szersnovicz et Margareta W. Andersen en scénographie et lumière, on savait qu'on allait travailler à une image qui n'allait pas être « platte ». Marie vient avec un imaginaire, et puis on se met dedans.
Le truc aussi c'est que c'est une scéno très légère, on peut la monter et la démonter super facilement, et ça fait partie du concept aussi.

Par rapport aux personnages, comment vous avez chacun trouvé votre rôle dans ces 4 hommes ?

Youri : Traditionnellement, c'est Peter qui décide (rires)

Eno : Il a fait une proposition, et puis on était assez d'accord, c'était plutôt logique. C'est une sensation qu'il avait, et ça a marché comme ça. Le personnage le plus âgé c'était d'office Peter (rires).
Mais en fait, même si ces 4 mecs ont des petites particularités, c'est un peu le même genre et pratiquement le même type décliné. Ils sont tellement sur le même langage, dans leurs façons de parler, tu ne sais pas dire « lui, il est clairement comme ça », on n'est pas dans un schéma d'une famille avec la figure du père par exemple. Il y a des teintes et des nuances entre eux, mais c'est très léger.

Pourtant, j'ai l'impression qu'ils s'engueulent beaucoup, et qu'ils sont souvent en train de se chamailler... C'est un peu comme quatre personnalités dans le même corps ?

Eno : Oui on pourrait le dire aussi comme ça.

Peter : Ça pourrait être une litanie d'une seule personne, sous différents jours.

Eno : En tous cas, c'était important qu'on ne distingue pas les personnages en se disant « ha, il y a celui-ci ou celui-là », que ça ne soit pas la galerie de personnages bien pittoresque.

Hervé : On ne voulait pas en faire une bande de gros « beaufs ».

Eno : Le costume prend beaucoup cette part là, il aide à se projeter. Le fait qu'on soit en cowboy, ça se suffit, et c'est là que tu peux, en tant que spectateur, imaginer des choses et te dire « celui-là je l'imagine plus comme ça ». C'est un décalage que nous, on n'a pas à prendre en charge . (rires)



Photo : Aurélia Noca

*DESPERADO, Ton Kas & Willem de Wolf, Traduction :
Youri Dirkx, Eno Krojanker, Hervé Piron, Peter Vandenbempt*

Quatre as de la gâchette s'affrontent à L'Ancre

Soudés par une solide amitié, Michel, Marc, Bruno, Eddy, quatre cow-boys des temps modernes, se lancent des vannes pour se plaindre du quotidien. Pétris de certitudes mais aussi pleins de déceptions, ces quatre as de la gâchette, qui ont comme seule arme leur penchant à parler trop, décident de se retrouver pour passer un week-end entre mecs.

Mais ces « héros » en sont-ils vraiment ? Ces losers magnifiques parlent de leur place,

désillusionnés par la vie. C'est cela qui est si drôle. On peut en rire aux larmes, mais en même temps, c'est très triste... car l'image qu'ils renvoient d'eux-mêmes n'est pas très virile.

Un texte à l'humour acerbe et irrésistible sauce Far West, alternant grands discours et petits silences...

La Compagnie flamande Tristero et la Compagnie francophone Énérvé s'associent pour jouer pour la première fois en français ce texte des auteurs



© J-C.H.

hollandais Ton Kas et Willem de Wolf. Interprétation : Youri Dirkx, Eno Krojanker, Hervé Piron et Peter Vandenbeemt. « Desperado », une création à voir à L'Ancre (en coproduction avec le Varia), 122, rue de Montigny à Charleroi, du 5 au 14 décembre (relâches : dim & lun). 19h : mer/ sam. 20H30 : mar/jeu/ven. Tarifs : 14€ > 9€. Moment-rencontre avec les artistes : 6/12. Infos et réservations : 071/31 40 79. info@ancree.be

J.C.HERIN